

**TENÈZE, MARIE-LOUISE. *Le Conte merveilleux. Séminaire de Brest et textes inédits*. Édition établie et présentée par NICOLE BELMONT et JOSIANE BRU. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie du monde occidental », 2024, 265 p. ISBN 978-2-14-048912-9**

Fañch Postic

Volume 23, 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121752ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1121752ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Postic, F. (2025). Compte rendu de [TENÈZE, MARIE-LOUISE. *Le Conte merveilleux. Séminaire de Brest et textes inédits*. Édition établie et présentée par NICOLE BELMONT et JOSIANE BRU. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie du monde occidental », 2024, 265 p. ISBN 978-2-14-048912-9]. *Rabaska*, 23, 341–346. <https://doi.org/10.7202/1121752ar>

nous extirpant des sentiers battus et rebattus, Étienne Rivard nous oblige à réfléchir autrement, car « [q]ui se contente de sa pensée, ne pense plus rien », avertissait le philosophe Alain.

BERTRAND BERGERON  
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

---

TENÈZE, MARIE-LOUISE. *Le Conte merveilleux. Séminaire de Brest et textes inédits*. Édition établie et présentée par NICOLE BELMONT et JOSIANE BRU. Paris, L'Harmattan, « Anthropologie du monde occidental », 2024, 265 p. ISBN 978-2-14-048912-9.

Le conte merveilleux, voilà bien un sujet qui a occupé Marie-Louise Tenèze (1922-2016) tout au long de sa longue carrière scientifique et qui a même pris une place de choix dans son existence : « C'est depuis plusieurs années déjà que je vis dans l'univers merveilleux de nos contes » (p. 210), écrivait-elle en 1964 dans « Introduction au conte merveilleux français », une communication dont le texte est repris aux pages 210 à 232 ; elle s'y attache à mettre en évidence les particularités des contes d'un domaine français, point de rencontre entre mondes nordique et méditerranéen. Elle est d'autant mieux placée pour en parler qu'elle vient alors d'achever le second volume du *Catalogue français du conte populaire*, une œuvre monumentale à laquelle elle avait été appelée à collaborer, dès 1954, par son initiateur, Paul Delarue. Après le décès prématuré de ce dernier, elle prendra son relais. Mais si le *Catalogue* demeure une œuvre majeure, on doit aussi à M.-L. Tenèze de nombreux travaux sur le conte populaire dont elle est devenue une spécialiste internationalement reconnue et, plus largement, sur la prose narrative, nous livrant des analyses remarquables par leur pertinence et leur finesse. Il suffit, pour prendre toute la mesure de l'ampleur de son œuvre, de se reporter à sa bibliographie impressionnante réunie par Josiane Bru et Nicole Belmont, deux autres grandes spécialistes du conte populaire, à la fin d'un ouvrage (p. 252-264) où elles ont entrepris de rassembler un ensemble de documents, pour la plupart inédits, retrouvés dans les archives de M.-L. Tenèze. Il convient toutefois de ne pas se méprendre : ce volume ne constitue pas une ultime synthèse, publiée à titre posthume, de ses recherches sur *Le Conte merveilleux*. Le sous-titre « Séminaire de Brest » nous livre la clé. Il s'agit, en fait, de textes à visée pédagogique pour un enseignement de 3<sup>e</sup> cycle destiné aux étudiants du Centre d'ethnologie de la France, créé à l'Université de Bretagne occidentale à Brest à la rentrée universitaire 1976, à l'initiative de Jacques Le Goff, président de la VI<sup>e</sup> Section de l'École des hautes études en sciences sociales. Le séminaire se poursuivra pendant trois années, jusqu'en 1979,

regroupant, chaque semaine, une trentaine d'étudiants, Bretons pour la plupart. La direction de l'enseignement est confiée à l'ethnologue Jean-Michel Guilcher. N. Belmont et M.-L. Tenèze complètent l'offre de formation. Mais cette dernière ne pouvant se déplacer à Brest, c'est donc J.-M. Guilcher qui, lors des années universitaires 1977-1978 et 1978-1979, se charge de présenter et de commenter les polycopiés remis aux étudiants. M.-L. Tenèze avait envisagé un troisième volet pour l'année 1979-1980, comme en témoignent les notes préparatoires retrouvées dans ses archives (reprises p. 178-185), mais le séminaire est malheureusement interrompu, quand la fermeture du Centre de Brest est signifiée, quelque peu brutalement, à Donatien Laurent qui, un temps, en a assuré la direction à la suite de J.-M. Guilcher « invité » à prendre sa retraite.

Était-il judicieux d'éditer ces documents qui remontent à près de cinquante ans, voire davantage ? Si M.-L. Tenèze en a, par la suite, repris et approfondi la matière, ils présentent l'intérêt, objectivement indéniable, d'être une invitation à suivre la démarche intellectuelle d'une chercheuse de premier plan, mais bien trop discrète, son questionnement et ses réflexions sur son objet d'étude – le conte merveilleux –, à une période charnière qui le voit sujet à bien des interrogations sur sa place dans une société en pleine évolution. Cela touche même parfois, chez certains, au dénigrement. Dans les années 1960, la littérature orale a bien du mal à se faire accepter au sein de la recherche et de l'enseignement universitaire. L'un des documents inédits retrouvé dans les archives de M.-L. Tenèze vient en témoigner (p. 190-203). Invitée par Jean Cuisenier, qui en 1966 a succédé à Georges Henri Rivière à la direction du Musée national des arts et traditions populaires, à transmettre ses observations sur le département de littérature dont elle a la responsabilité, elle fait le point sur ses propres recherches – le second volume du *Catalogue* en 1964, la recherche coopérative programmée en Aubrac (1964-1965) – et trace les perspectives qu'elle envisage dans les vingt années qui suivent pour l'étude d'un conte qui, de moins en moins présent dans les mémoires populaires, ne sera, annonce-t-elle, désormais plus le fait « d'actualisateurs anonymes », mais « d'artistes nommés ». Elle est alors le seul chercheur en titre dans le département ! Depuis 1966, elle bénéficie toutefois de l'aide d'un jeune vacataire, tout récemment entré au CNRS, un certain D. Laurent, dont elle fait d'ailleurs suivre la réponse (p. 204-208). Le département a également deux chercheurs associés : Charles Joisten et Pertev N. Borotav. Manque de moyens et de postes, interrogations sur le devenir de la « littérature de tradition orale » (p. 192) dans une société qui connaît de profonds changements, tout cela témoigne en filigrane de la difficulté de la discipline à se faire une place. Après une décennie de travail en cabinet pour l'élaboration des deux premiers volumes du *Catalogue*, les enquêtes de terrain en Aubrac ont

ouvert de nouveaux horizons à M.-L. Tenèze et lui ont fourni des arguments pour défendre son domaine d'étude, en insistant notamment sur des critères esthétiques et sociaux : « La littérature orale, écrit-elle (p. 192), peut ainsi être définie comme un instrument spécifique d'échange artistique entre les hommes ». Le conte est donc bien un art verbal qui n'a pas à rougir face à la littérature écrite ! Il s'agit sans doute aussi de défendre la place de l'ethnologie face à la sociologie. Ce n'est pas un hasard si, peu après la nomination du sociologue J. Cuisenier, J.-M. Guilcher décide de quitter le MNATP pour rejoindre le Centre de recherche bretonne et celtique, créé en 1969, au sein de la toute jeune Université de Brest, où il est bientôt rejoint par D. Laurent. Il y a une nette convergence des vues de M.-L. Tenèze avec celles d'un J.-M. Guilcher en ce qui concerne les mécanismes spécifiques de diffusion et de transmission de la tradition populaire.

Les étudiants, au nombre desquels je figurais, étaient, presque tous, néophytes pour tout ce qui touche au conte populaire et ce séminaire apportait donc un précieux cadre historique et théorique qui leur faisait largement défaut, d'autant plus que nombre des travaux évoqués lors du séminaire n'étaient pas accessibles en français. M.-L. Tenèze commence logiquement son enseignement par un nécessaire rappel chronologique, de Charles Perrault, qui « peut être considéré comme le premier collecteur de contes de tradition orale en France, se concevant et se présentant comme tel » (p. 25), jusqu'aux collecteurs qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, se sont attachés à recueillir les contes populaires encore présents dans les mémoires, en passant par les frères Grimm dont elle montre tout l'apport « décisif dans l'intérêt pour le conte populaire » (p. 27), bien loin des contes pour enfants auxquels ils sont généralement cantonnés. En France, malgré le caractère précurseur de l'Académie celtique, quelques fulgurances de George Sand et des écrivains romantiques, le bilan se montre quelque peu décevant à l'exemple des Nodier ou autres Souvestre dont les publications ne peuvent guère être prises en considération. Il faut attendre ce que, à la suite de P. Delarue, M.-L. Tenèze qualifie d'« âge d'or de la collecte » et qu'elle situe « de 1870 à la guerre 1914-18 », pour que le conte populaire fasse l'objet de réelles campagnes de collectes. Elle souligne à ce propos « le rôle initiateur ou entraîneur de la Bretagne en matière de folklore, et particulièrement de littérature orale ». Dans ce mouvement figurent effectivement en bonne place, les Bretons François-Marie Luzel, « le premier Grimm en France », auquel on doit, en France, « les débuts de la collecte authentique » (p. 37), et Paul Sébillot, qui, à partir des années 1878-1880, réalise une impressionnante collecte dans sa Haute-Bretagne natale. Dans son polycopié brestois, Marie-Louise Tenèze avait inséré, à son propos, le texte d'une intervention qu'elle lui avait consacrée en janvier 1977 lors d'un séminaire au MNATP. M.-L. Tenèze, s'attarde longuement (p. 37-53) sur les deux collecteurs

bretons dont elle prend la peine de détailler les différentes publications. Elle mentionne ensuite quelques autres « grands collecteurs » : Jean-François Bladé, Félix Arnaud, Victor Smith, Achille Millien, Antonin Perbosc, etc. Il convient de rappeler qu'à l'époque du séminaire, ils n'étaient guère connus que de quelques spécialistes ou amateurs éclairés et que leurs travaux, quand ils avaient été édités, restaient souvent difficilement accessibles, de même que des périodiques tels que la *Revue des traditions populaires* ou *Mélusine*.

M.-L. Tenèze s'attache à analyser ces différentes collectes et dégage leurs caractéristiques, les replaçant dans leur époque, soulevant la question de leur inégale répartition géographique. C'est l'occasion pour elle de discuter, à juste titre (p. 67-77), des positions de Van Gennep qui, constatant la pauvreté voire la négativité complète de certaines régions en ce qui concerne les contes merveilleux, y voit la preuve que « les contes populaires n'ont jamais existé partout » et, les regarde comme des « exceptions », « des phénomènes aberrants », ce qui le conduit même à s'interroger sur leur caractère vraiment « populaire ». Si elle apprécie les travaux de Van Gennep, M.-L. Tenèze se montre réservée quant aux « zones négatives », soulignant qu'il « restait encore à glaner dans certaines régions jusques et y compris dans le terrain d'enquête privilégié de Van Gennep. » Elle conçoit toutefois que « la France narrative soit à considérer comme un pays de microclimat ».

L'enseignement se poursuit par une réflexion sur le conte merveilleux comme genre, où M.-L. Tenèze s'attache à le situer non seulement dans le domaine du conte proprement dit, mais également dans l'ensemble de la littérature orale. Elle rappelle comment les premiers collecteurs ont eux-mêmes cherché à définir le conte : « le conte se définit par le terme auquel il s'oppose [...] en allant du plus général au plus spécifique : poésie, légende, histoire plaisante, conte pour rire » (p. 87). Certains proposent des classements par régions, par répertoires, par milieux... Puis intervient le décisif « inventaire » de Antti Aarne, repris et développé par « la classification » de Stith Thompson. M.-L. Tenèze montre comment, sous ses apparences de « classement thématique », cela cache « également des critères structuraux ». *The Type of the Folktale* servira de modèle aux catalogues nationaux, dont celui des contes populaires français, projet mené par P. Delarue, puis M.-L. Tenèze pendant plusieurs décennies. Au fil des volumes, elle ne se contentera plus d'un simple catalogue, mais les accompagnera d'une analyse d'une grande pertinence : Contes d'animaux (1976), Contes religieux (1985), Contes-nouvelles (2000).

Elle expose ensuite les différentes théories qui ont eu cours à propos du conte. « Théorie historique et comparative », à la suite des frères Grimm qui jouent là encore un rôle de premier plan, « théorie anthropologique anglaise » (Andrew Lang), « théorie indianiste » (Theodor Benfey)... Elle s'arrête longuement sur l'intérêt très tôt porté sur l'origine des contes : face au danger

de remonter à tout prix à un archétype, voire à le reconstituer, et d'en faire l'élément de base par rapport auquel les variations apparaissent comme des « fautes », des « déviations », elle relate les positions de Karl Krohn, Walter Anderson, Kurt Ranke et insiste sur l'importance de la structure dans le maintien du foisonnement des variantes, évoque les questions de transmission, de migrations, de variations en matière de tradition orale, que Jean-Michel Guilcher a également mises en évidence dans ses travaux sur la danse auxquels M.-L. Tenèze fait d'ailleurs référence.

Ayant posé les cadres historiques et théoriques, M.-L. Tenèze entreprend, lors de la seconde année de son séminaire brestois, d'évoquer les travaux de Vladimir Propp (p. 142-178) dont elle pense, largement à tort, que la *Morphologie du conte* est déjà connu de ses auditeurs. L'ouvrage n'est disponible en français que depuis 1970 ! Elle accorde finalement davantage d'intérêt aux *Racines historiques du conte merveilleux*, qui ne sera accessible en français qu'en 1983 ! C'est évidemment une totale découverte pour les étudiants du séminaire brestois, comme les travaux de Jan de Vries (p. 178-185), auxquels, grâce à sa maîtrise de la langue allemande, M.-L. Tenèze a accès et auxquels elle accorde un intérêt tout particulier. Elle prend même la peine d'en traduire des passages pour les étudiants brestois. Elle se proposait d'ailleurs d'y revenir plus longuement lors du séminaire de 1979. Bref, on lira donc avec le plus grand intérêt les textes inédits de cet enseignement où M.-L. Tenèze faisait en quelque sorte le point sur l'état de sa propre recherche. On conçoit que, même présenté et commenté par J.-M. Guilcher, dont les qualités de pédagogue étaient remarquables, cela demeurait d'une grande complexité pour des étudiants pas à même d'en saisir toute la portée et la subtilité.

Le dernier texte est de nature différente. M.-L. Tenèze y établit un pont (1870-1970) entre Nanette Lévesque, la conteuse de Victor Smith, dont elle a réuni et publié, en 2000, le répertoire, et Marie Girbal qu'elle a elle-même rencontrée et interrogée lors de sa mission en Aubrac, deux conteuses d'exception qui permettent de faire le parallèle entre deux époques : l'une pour laquelle « il est heureux que le magnétophone ait pu fixer les variations de son débit, les variations de sa voix, les rires qui entrecoupaient sa diction, et que le film nous restitue la mobilité de son visage et l'expressivité de ses gestes au service de son oralité » ; l'autre pour laquelle le collecteur n'a que sa plume pour rendre compte de l'art verbal de sa conteuse dont on n'a même pas le portrait, mais dont « la voix parvient à qui sait se mettre à son écoute, une voix sans grands effets, aux moyens limités, au plus proche de ce qui est conté, une voix capable comme telle de porter témoignage de la beauté que peut atteindre un art pauvre. » (p. 245)

M.-L. Tenèze est visiblement marquée par Nanette Lévesque, « porteuse d'une tradition vécue », dont la sensibilité et l'imagination « témoignent,

au-delà d'un savoir, d'une véritable relation au monde ». « C'est cette "relation au monde", ajoutent N. Belmont et J. Bru dans la belle présentation qu'elles font de l'œuvre et de la recherche de M.-L. Tenèze, que M.-L. Tenèze aura inlassablement, à mesure d'une vie consacrée à l'étude de la littérature orale, à rendre intelligible. Le Séminaire de Brest porte témoignage de cette attention singulière qui inaugure tout un champ d'études. » (p. 17) À Brest, malgré la fermeture du Centre d'ethnologie de la France, la littérature orale restera longtemps, au CRBC, l'un des points forts de la recherche en sciences humaines, ce qui vaudra de riches échanges avec les francophonies de l'Amérique du Nord dont *Rabaska* rapporte de nombreux témoignages.

**FAÑCH POSTIC**

Membre associé du CRBC, UBO, Brest

---

TODD, EMMANUEL ET TERREUR GRAPHIQUE. *Il était une fois la famille, systèmes familiaux et idéologie*. Bruxelles, Casterman, 2024, 112 p. ISBN 978-2-203-24855-7.

Mon père, suivant en cela l'exemple du sien qui ne souhaitait pas que ses enfants désapprennent à lire, était abonné au *Soleil*. Les pages de ce journal renfermaient leur lot obligé de bandes dessinées parmi lesquelles figuraient *Le Fantôme* et surtout *Tarzan*, truchement entre le monde animal et l'univers des hommes. Il arriva qu'un jour, curieux de connaître ce qu'il en allait de l'une de ses aventures, j'apportai le journal à ma mère pour qu'elle me fasse la lecture des bulles. Occupée à préparer le repas de midi, elle m'envoya à mon père qui se reposait des travaux des champs en se berçant. Il me prit sur ses genoux, déploya le journal autour de moi comme s'il voulait circonscrire un espace en dehors des activités domestiques et il m'en fit la lecture que j'écoutai, émerveillé, la succession des cases prenant soudain sens, narrant la rencontre entre l'homme-singe et des chevaliers tout droit sortis d'un Moyen Âge de convenance. Je me souviens encore des derniers mots de la dernière bulle, que mon père déclamaient en haussant la voix, où Tarzan était invité à joindre leur confrérie « afin, était-il écrit, de devenir chevaliers ». Ces mots éclairaient les images qui n'étaient là, à vrai dire, que pour les illustrer, les fixer durablement dans mon esprit, leur donner une consistance et un poids pour captiver mon imagination et lui faire espérer, dans une attente anxieuse, la prochaine parution du journal. Ils se présentaient comme une « invitation au voyage » planifiée par un auteur, Edgar Rice Burroughs, et parcourue par une infinité de lecteurs, véritables marcheurs de mots. Un illustrateur se raconte d'abord ce qu'il désire imager ensuite.